

# RÉUSSITE SCOLAIRE ET SOCIALISATION GENRÉE : ABSENCE DE FAMILLES

**Priska MANGA**

*Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD)*

*priskamanga@gmail.com/priska.manga@ucad.edu.sn*

## Résumé

*L'institution scolaire est tributaire de plusieurs dimensions pour un bon fonctionnement. Au-delà des valeurs gnostiques, elle facilite l'acquisition des pratiques de bonnes conduites et d'intégrations. Ces dimensions semblent, aujourd'hui, être menacées par son incapacité d'assurer une égalité des sexes aussi bien dans le jeu scolaire que les mêmes chances d'épanouissement. Les filles sont plus victimes que les garçons des limites de l'institution, malgré leurs performances scolaires avérées. Cette souffrance, accentuée par les inégalités sociales, découle d'une socialisation genrée, marquée par une division des tâches entre les sexes dans le processus d'acquisition des savoirs, et un déficit d'accompagnement et d'orientations des filles pour une meilleure insertion.*

**Mots clés :** *Réussite scolaire, socialisation genrée, mathématiques, filles, garçons.*

## Abstract

*The school institution depends on several dimensions for its proper functioning. Beyond the Gnostic values, it facilitates the acquisition of practices of good conduct and integration. These dimensions seem, today, to be threatened by its inability to ensure gender equality both in the school game and the same chances of development. Girls are more victims than boys of the limits of the institution, despite their proven academic performance. This suffering, accentuated by social inequalities, stems from a hierarchical socialization, marked by a division of tasks between the sexes in the process of acquiring knowledge, and a lack of support and guidance for girls for better integration.*

**Keywords:** *Academic success, gender socialization, mathematics, girls, boys.*

## Introduction

L'exercice du droit à l'éducation devient de moins en moins problématique au Sénégal. Suite à de nombreuses politiques restructurations et de conscientisation, la priorité est accordée à tous les enfants sans distinction de sexes. La politique de scolarisation des filles et leur maintien à l'école connaissent beaucoup d'évolutions et ne cessent d'engranger des résultats optimaux. Actuellement, nous vivons dans un contexte marqué par « une intense percée sans précédente des filles ». Il est devenu, au Sénégal, un secret de polichinelle que les filles enregistrent « les meilleures performances scolaires ». Cependant, elles sont moins bonnes dans le jeu de la réussite professionnelle et sociale. On peut se rappeler du fameux titre « la fausse réussite scolaire des filles » des du journal français, *le Monde de l'éducation*. Le titre de cette contribution corrobore parfaitement avec la situation actuelle des filles. Face à cette réalité, il y a lieu de s'interroger si l'école n'est pas à la fois le moteur qui alimente les forces liées aux résultats scolaires et les entraves obstruant une réussite professionnelle. En termes explicites, l'école contribue-t-elle à la fois à générer des conditions facilitant la réussite scolaire et à développer des modalités de socialisation qui freineraient son épanouissement professionnel ?

L'objectif de cet article se décline à la compréhension exclusive de cette rupture. L'idée est d'analyser finement les interactions qui structurent les échanges entre enseignant et élèves selon leur sexe. Pour se faire, nous tenterons de mettre le point sur le concept de « réussite scolaire », d'analyser la meilleure réussite scolaire des filles et de déterminer la socialisation genrée par l'exemple d'une séance de mathématiques.

## I. Elucidation du concept de réussite scolaire

Pour définir la notion de réussite scolaire, nous pouvons recourir aux écrits de (Isambert Jamati 1989) sur l'échec scolaire. Pour lui, l'élève qui réussit est celui ou celle qui a assimilé dans les délais prévus les nouvelles connaissances et les nouveaux savoir-faire convenus par l'établissement d'enseignement, conformément aux programmes d'études en vigueur. Il faut noter que les termes de réussite ou d'échec sont déterminés par l'établissement scolaire de référence, en définissant les programmes et les normes d'évaluation homologués. Cette notion évoque implicitement une sorte de concurrence ou de comparaison entre élèves au sein d'un même groupe ou par rapport à un groupe de référence. A titre illustratif, quand le sexe reste la référence retenue, on procède à une comparaison entre les filles et les garçons d'une même classe. On peut aussi comparer les filles aux garçons pris comme groupe de référence.

Il ne faut pas perdre de vue que l'échec scolaire, au même titre que la réussite scolaire, est aussi une question qui préoccupe beaucoup de chercheurs. En se référant aux préoccupations des politiques publiques et la société en général, les chercheurs et chercheuses sont orientés à identifier "les dangers sociaux" et essayer de trouver des orientations sûres pour soulager les populations. Sur les questions liées à l'éducation, certains spécialistes pensent indubitablement que l'échec massif des enfants, et surtout de ceux de familles populaires, est le "danger social" du secteur. En réalité, la valorisation de la variable "sexe" nous a permis de comprendre le caractère genre ou sexuel de la réalité. Il nous a permis d'écarter les filles et de mettre en évidence le fait que ce sont surtout les garçons de classes populaires qui échouent massivement et qui représentent un "danger social". Cette attitude scientifique nous autorise à se demander si cet intérêt actuel pour la réussite scolaire et

sociale des filles signifierait qu'elle est, elle aussi, se présente comme un "danger social"...

Au Sénégal, la priorité accordée au secteur, fait que les diversifications se multiplient dans le but mieux prendre en considération les préoccupations filles. Il y a aussi une affluence de structures qui s'identifient dans la défense des besoins de la gent féminine. C'est un combat légitime, car les garçons ne doivent pas toujours servir de "groupe de référence" dans les processus d'édification et de restauration.

Dans cette partie, il ne suffit pas exclusivement de définir la réussite scolaire, mais de mesurer également sa portée. En se référant à certains sociologiques français, on peut retenir quelques indicateurs :

- ✓ Les notes obtenues par les élèves durant une période donnée ou aux examens. Mais la docimologie nous a enseigné la relativité extrême de ces notations ;
- ✓ Les appréciations globales par les enseignantes et les enseignants. Là aussi la relativité est forte, d'autant que les appréciations du personnel enseignant ne tiennent pas seulement compte des résultats scolaires mais aussi du comportement en classe et de ce qui est perçu chez les élèves quant à leur adhésion aux normes scolaires ou à leur refus de celles-ci (Perrenoud 1984) ;
- ✓ Les réussites ou les échecs aux examens ;
- ✓ Le taux de redoublement ou d'abandon ;
- ✓ Les orientations ;
- ✓ Les épreuves standardisées passées par tous les élèves d'un niveau.

Ces trois derniers indicateurs (cas de redoublement, orientations et épreuves standardisées) nous serviront d'appui pour mieux orienter l'étude afin de préciser la situation du pays en ce qui concerne l'enseignement des six années d'école primaire et les quatre années de collège.

Dans l'enseignement primaire, les filles enregistrent plus de succès que les garçons (sans redoublement) la première classe, ou les premières habitudes à la lecture sont acquises, et avancent plus régulièrement de classe en classe. On comprend ainsi pourquoi le taux de filles en âge normal ou en avance dépasse celui des garçons. Avec la politique de la scolarisation universelle, initiée dans les années 2000, les taux de redoublement ont beaucoup baissé pour encourager le maintien des enfants, et surtout les à l'école. Nonobstant, il reste un peu moins du quart des enfants qui entrent en retard au collège, et parmi ceux-ci une plus grande proportion de garçons que de filles. De manière précise, en 2020, 76% des filles sont '' à l'heure'' contre 68% de garçons. Il faut retenir ainsi que ce sont des garçons, généralement issus de milieux populaires, qui engrangent la proportion majeure de ces élèves qui sont victimes des premiers échecs (redoublement ou relégation), les plus handicapants pour la suite de la scolarité.

Au collège, on constate également un ou une élève sur cinq redouble. Dans ce cycle, les garçons sont plus exposés que les filles. Dans le commentaire, on voit qu'en fin de 5<sup>ème</sup> d'année (2<sup>ème</sup> année du secondaire), 54% ont au moins un an de retard, ce qui signifie que ces élèves ont redoublé au collège ou avant. En ce qui concerne l'analyse, 52% d'élèves ''à l'heure'' ou en avance, la proportion des filles est supérieure à celle des garçons (54 contre 46%). En fin de 4<sup>ème</sup> année (3<sup>ème</sup> année), les filles confirment leur avance, et d'autant plus qu'elles ont une origine moins favorisée. Cela est dû aux processus d'orientation précoce qui touchent plus les garçons. A la fin de 5<sup>ème</sup> année, la variable âge joue un rôle prépondérant. Cette variable nous permet de savoir que les garçons des classes populaires sont plus âgés mais les filles sont plus exposées au risque de décrochage scolaire. Cette situation est corrélée au mariage précoce, aux grossesses précoces, à l'intensité des travaux domiciliaires, etc.

A la fin de la 3<sup>ème</sup> année (4<sup>ème</sup> année du secondaire), qu'est une phase déterminante dans l'orientation. Durant cette étape, deux possibilités s'offrent aux élèves : passage en seconde de lycée et redoublement. Généralement, ceux ou celles qui ont fait le parcours sans redoublement (4 ans) passent au lycée. Mais il y a la catégorie des élèves, moins nombreuse, qui l'ont fait en 5 ans et plus. Dans cette frange, les filles sont également moins nombreuses que les garçons (68% contre 32%). Dans le système éducatif, les élèves qui ont des difficultés n'ont pas la possibilité de bénéficier directement un enseignement professionnel, dès le lycée. La valorisation de ce moyen permettrait de pallier les risques de décrochage scolaire. Dans certains pays, comme la France, qui disposent des lycées professionnels, les garçons occupent les proportions les plus importantes. Au même moment, les filles restent plus nombreuses aux lycées destinés à l'enseignement général ou long. Dans le contexte sénégalais, les filles deviennent moins nombreuses après la phase du collège, du fait des raisons évoquées précédemment. Il y a une autre réalité qui ressort de ces orientations, on voit que les filles optent de plus en plus les séries scientifiques. Ces séries donnent plus de perspectives en termes d'insertions professionnelles.

De façon globale, l'analyse des questions de redoublement ressort que les filles redoublent vraiment moins souvent que les garçons et ces différences sont surtout nettes dans les classes populaires. Elles sont de plus beaucoup moins orientées dans les séries littéraires.

En se basant sur les analyses de Baudelot et Establet, après une étude d'évaluation sur les acquis des élèves en CE2, 6<sup>ème</sup> secondaire et 3<sup>ème</sup>, en mathématique et en français. On voit que les variations les plus fortes sont dues à l'origine sociale et à l'âge (élèves en retard ou à l'heure). Toutefois, le sexe joue un rôle, second certes, mais non négligeable.

En français, les filles dament largement le pion aux garçons dans les trois niveaux, à l'école primaire comme au collège, et l'écart demeure constant. Les filles sont au-dessus en orthographe, en grammaire, en maîtrise du sens du texte et du vocabulaire. Là où les filles triomphent le plus, c'est lorsque, selon Baudelot-Establet, l'attention au verbal et le respect des règles formelles doivent être les plus soutenus.

Quant aux mathématiques, l'écart entre les sexes reste relativement faible : les garçons et les filles sont quasiment à égalité aux deux premiers niveaux ; les garçons l'emportent légèrement au troisième. Plus finement, Baudelot-Establet distinguent trois types d'exercices : les exercices mettant en jeu la manipulation directe et l'appréhension globale de figures spatiales, où les garçons dominent nettement ; des exercices qui exigent une maîtrise efficace et disciplinée de la lecture, où les filles se montrent nettement supérieures ; et des exercices qui ne touchent pas ces deux éléments où les résultats s'équilibrent. Au total, les différences de résultats entre filles et garçons sont minimales car les courbes se télescopent incessamment dans la représentation.

A partir de cette analyse, on peut, schématiquement, tirer des résultats de ces tests standardisés deux situations contrastées : l'un concerne les élèves qui sont très bons en mathématiques et en français, et qui sont généralement des filles avec père et mère cadres supérieurs ou de professions intermédiaires, ou des filles uniques ou venant de familles de deux enfants. L'autre concerne les élèves faibles ou très faibles en mathématiques et en français, qui sont surtout des garçons âgés, ayant redoublé le CP, avec un père ouvrier et une mère inactive sur le marché de l'emploi.

Dans une perspective de commentaires, on voit que la prise en considération de la variable "sexe" rend complexe singulièrement les données concernant le déterminisme de l'origine sociale. C'est parce que à origine sociale égale, celui-ci

ne joue pas de la même façon pour les garçons et pour les filles. Mais il apparaît que la différence de réussite entre filles et garçons est à son minimum dans le milieu favorisé et à son maximum au bas de l'échelle sociale. Quelle lecture semble être beaucoup plus exhaustive pour expliquer cette contradiction ?

## **II. Explication de la meilleure réussite scolaire des filles**

L'explication de la meilleure réussite scolaire des filles, impose une prise en compte de beaucoup de contradictions.

La première consiste à se pencher sur ce que nous croyons être l'expérience commune. Les filles seraient plus immobiles ou agitées et plus dociles, plus conformes aux règles. C'est pour dire qu'elles s'adapteraient mieux aux exigences de l'enseignement et des enseignantes et enseignants. Les filles "mettent en pratiques les conseils" et "écoutent bien les consignes", affirme souvent le personnel pédagogique. Or, l'explication de la meilleure réussite des filles renverrait aux plus communs stéréotypes du féminin (soumission, docilité, passivité). Tant il est vrai que la tentation est toujours d'expliquer un avantage féminin, non pas par une qualité féminine, mais par un défaut féminin...

En suivant la dynamique de l'analyse, on voit nettement que les filles font mieux leur "métier d'élève". Nous avons juste fait recours à la rhétorique de l'euphémisme tout en sachant les contours ambigus de la notion. Cette situation nous oblige de nous jeter dans le processus de clarification conceptuelle.

Pour définir le concept de "métier d'élève", on pourrait se limiter aux écrits de la psychologue (B. Zazzo, 1993), qui donne une définition moins négative. Dans sa réflexion, elle précise, dans deux études où elle suit un groupe d'élèves à deux moments prépondérants (passage de la maternelle au primaire et du primaire au collège), que les filles ne sont pas plus intelligentes

(selon les mesures des tests). Cependant, elles font un meilleur usage de leur intelligence pour s'adapter facilement aux situations collectives d'apprentissage. Elle va plus loin en distinguant, parmi les comportements scolaires observés, "participation active", "participation passive" et "instabilité". Seule la dimension de la participation active est corrélée avec de réelles performances scolaires. Cette "participation active" (B. Zazzo, 1993, P. 101), n'est rien d'autres qu'un ensemble de comportements "qui témoignent d'une vigilance sélective, d'une attention relativement durable et d'une certaine autonomie dans l'exécution de la tâche proposée, qualités interdépendantes, qui caractérisent plus souvent les filles que les garçons". Quant à la participation passive, elle est faite d'écoute, de réceptivité et d'attention. Elle n'a aucune influence sur les notes scolaires. Elle ne se présente pas forcément comme un obstacle à l'apprentissage, mais elle peut aussi être le catalyseur d'une absence de maîtrise de la situation scolaire, surtout chez les élèves d'origine populaire. Quant aux garçons, ils présentent des caractéristiques particulières marquées souvent par des comportements de mobilité et d'instabilité qui sont signes de décrochages scolaires. De plus, leur manque d'attention est associé à des résultats scolaires médiocres. Ainsi, avec ses observations fines, Bianca Zazzo reste catégorique sur l'hypothèse d'une passivité des filles qui réussissent et met en branle l'idée manifeste d'une plus efficacité que les garçons dans leurs façons d'apprendre.

Nonobstant, sa réflexion n'échappe pas aux reproches. Tout d'abord, elle met en corrélation entre supériorité et origine biologique. Elle indique que : "La supériorité adaptative des filles n'est ni dans leur docilité, ni dans leur conformisme ou passivité, mais dans leur développement mieux assuré et plus harmonieux" (B. Zazzo 1993, P. 101). Dans sa réflexion, la psychologue prend individuellement les élèves, en s'abstenant de la dynamique de la classe. Sur le premier point, au lieu

d'attribuer cette supériorité des filles à leur seul développement, on peut recourir à la mise en place d'un mode de socialisation genrée pour brandir une explication. L'essentiel se repose sur des stratégies définies pour une meilleure appréhension.

Quant aux auteurs (C. Baudelot et R. Establet 1992), ils proposent l'idée d'une double culture : culture du respect des règles chez les filles et culture de l'agôn chez les garçons. Cette stratégie desservirait les garçons dans les premières années de la scolarité et les protégerait ensuite quand le système devient plus compétitif. " Dans les premières années d'école, les filles tirent pari de leur capacité à intérioriser les règles, à s'exprimer dans le cadre des conventions scolaires, à tenir compte d'autrui dans leurs stratégies personnelles. À trop vouloir s'affirmer, les garçons ont bien du mal à entrer dans le jeu scolaire. La première manche est donc pour les femmes. Mais à l'heure des orientations tout bascule" (C. Baudelot et R. Establet 1992, P. 132). Au moment des orientations au lycée, on note un basculement, car c'est le moment de surestimer ses propres mérites et d'afficher une volonté souhaitée. Cette démarche ne génère-t-elle pas des stéréotypes ?

Nous avons deux positions assez critiques pour cette explication laconique. De prime abord, elle met en exergue un modèle simpliste structuré de d'oppositions entre concurrence (masculine) et régularité (=docilité féminine). De plus, cette explication fait une bonne percée, paradoxalement pour des sociologues, des différences entre classes sociales.

Quand on fait une analyse exhaustive des attitudes de certains élèves, on se rencontre qu'il y a beaucoup de nuances. On peut reprendre la théorie des interactionnistes symboliques pour une meilleure interprétation de la notion de stratégie. Notre entendement corrobore parfaitement avec la compréhension de (C. Perrenoud et P. Montandon 1988, P. 29) : "le concept de stratégie se réfère à des actions plus ou moins cohérentes, dont

l'insertion dans un contexte donné conduit le chercheur à prêter aux acteurs un projet relativement conscient et une part de calcul à partir d'une analyse plus ou moins perspicace de la situation et des possibilités d'action". En se rappelant de la participation active au sens de Bianca Zazzo, on voit qu'elle demeure une stratégie efficace dans le processus d'apprentissages en situation collective. Je raisonne à partir d'une hypothèse selon laquelle chaque élève développe une stratégie personnelle en fonction de la conception qu'il ou elle donne à la situation scolaire ; mais précisément cette signification est distincte selon les élèves et, par conséquent, leurs stratégies ne sont pas aussi similaires. Dans ces stratégies, on voit nettement l'influence commune et corrélée découlant de ces stratégies vis à vis au sexe et à l'origine sociale.

Dans le cycle primaire, on observe que les garçons développent des stratégies mais à court terme et qui s'expriment assez bien par le verbe de "s'affirmer". Cependant, dans une acception plus large que celui de Baudelot et Establet, ils s'affirment en se référant principalement au groupe des pairs, et en tenant compte des modalités différentes selon leur origine sociale. Généralement, on observe que les garçons cherchent toujours à occuper l'espace de la classe. Cette occupation peut être en rapport avec le travail didactique et leur profiter, c'est le cas de certains garçons qui sont dans de haute station (socialement et sur le plan scolaire). Toutefois, pour ceux qui sont au bas de l'échelle, ils s'intéressent plus à l'espace physique et sonore, n'entretenant pas forcément de relation avec les activités didactiques. Son utilité n'est pas visible pour les apprentissages scolaires.

Quant aux filles, on trouve quasiment l'effet inverse. Les facteurs affiliés au groupe des pairs influencent beaucoup moins sur la nécessité de s'affirmer et peut-être plus par celle de se faire accepter (par l'enseignante ou l'enseignant et par le groupe de pairs, où la réussite scolaire peut être un facteur d'acceptation

ou de popularité), peuvent mieux se concentrer sur les contenus des activités pédagogiques ainsi que sur leurs apprentissages.

### **III.Exemple d'une séance de mathématique : analyse des interactions**

Nous avons choisi cette séquence, car ce sont les moments où les apprenants contractent d'énormes difficultés. Dans le jeu scolaire, les méthodes pédagogiques sont généralement actives. Dans l'approche par compétence, le savoir est le résultat d'une construction collective. Il fait l'objet de discussion dont chacun et chacune défend sa position en brandissant l'arme des arguments.

Durant cette leçon de mathématiques qui dure à peu près 60 minutes, nous avons fait des observations qui décèlent sans doute un certain nombre d'interactions entre l'enseignante, les garçons et les filles de la classe. À l'issue de cette séance d'observations, les résultats obtenus montrent un fort déséquilibre en faveur des garçons, conformément aux résultats classiques que l'on trouve dans la littérature. Elles peuvent être succinctement résumées ainsi :

D'abord, les filles jouent un rôle essentiel dans le fonctionnement et la densité du cours. À deux reprises, elles ont contribué à dénouer une situation de blocage et à faire avancer le temps didactique. Cependant, quand elles interviennent, elles lèvent le doigt, ne viennent pas au tableau sans être sollicitées et, quand elles sont appelées au tableau, c'est le plus souvent pour un temps très court et pour aider les garçons dans la construction de leurs apprentissages.

De plus, dans l'observation gestuelle, le comportement de l'enseignante est aussi très symbolique. On voit une communication latente : quand l'enseignante prend un des garçons par les épaules, c'est pour se rapprocher de lui, comme

si elle voulait l'aider à comprendre. Quand elle touche une fille, c'est pour l'éloigner d'elle et la renvoyer à sa place.

Enfin, il y a une nette différence sur les conduites des apprenants. Elle est liée au fait que certains garçons ont un comportement plus dominant que les filles. Ils occupent l'espace didactique et sonore de la classe. L'enseignante les interroge dans le but de les canaliser afin d'éviter une possible agitation ou décrochage de l'activité didactique. Mais la conjonction entre les comportements de dominance des garçons et le souci de l'enseignante d'une bonne gestion de la classe met les filles dans une situation peu confortable. Elles sont, tout comme certains garçons d'ailleurs (ceux qui sont en position basse sur le plan social ou scolaire), peu sollicitées et très brièvement, comme si elles étaient reléguées à l'arrière-plan. Elles sont oubliées dans le processus d'affirmation de soi et d'estime élevé de soi. C'est pour dire que la seule préoccupation de beaucoup de garçons est bien de s'affirmer dès l'école primaire et d'avoir un comportement de dominance dans la classe. Cette affirmation, modulée par la position sociale, ne se produit pas seulement dans les grandes classes. Pour ce groupe, l'enjeu scolaire est important, car il demeure essentiel dans l'affirmation de soi dans la vie future. Pour l'autre groupe, surtout les filles comme les garçons qui sont en position sociale basse, l'importance de l'enjeu scolaire est douteuse. L'institution scolaire est facilement fantasmée comme le lieu d'exercice intellectuel, "faux" exercice par rapport au "vrai" exercice, celui que l'on fait avec ses mains, celui où s'affirment la force et la "virilité". Pour les élèves de milieux "vulnérables", essayer de s'affirmer dans cette sphère scolaire, c'est perdre ses valeurs et prendre de gros risques, car, dans ce domaine, la supériorité n'est pas assurée. On peut penser que l'affirmation se fait plus par résistance à la culture scolaire, d'où le bavardage ou le décrochage de l'attention. Les deux seuls moments où l'enseignante de cette séquence fait des remarques de discipline,

ces remarques visent des garçons (en position basse sur le plan scolaire ou social). Dans la même dynamique, la récréation est un enjeu beaucoup plus crucial que la classe pour assurer sa dominance.

A côté de ce groupe vulnérable, il y a des filles qui avouent le rôle phare de la scolarisation dans leur devenir. Elle est un enjeu essentiel, car elle catalyse les possibilités d'avoir un travail bien rémunéré. Ces filles de classes moyennes ou favorisées, souhaitent avoir un bon travail, conformément à leurs mères. Donc, la solidarité est souvent pour elles un enjeu où il ne s'agit pas d'abord de s'affirmer à l'égard des pairs, mais d'apprendre pour s'assurer un avenir. Contrairement aux filles issues de classes favorisées, leurs homologues de milieux populaires ne croient pas toujours aux pouvoirs d'ascenseur social qu'offre l'école. C'est comme si le travail moins déqualifié est réservé et homologué pour les filles dont la mère est ouvrière. Il y a une volonté affichée de continuité dans la dynamique sociale (M Nicole et J. Loudet-Verdier 1997). Toujours dans cette dynamique d'analyse, on peut recourir à une hypothèse analogue à celle que présente (J. M. Monteil, 1990) pour les élèves en position sociale basse. Dans sa réflexion, il précise en effet que ces élèves réussissent mieux dans des classes plus nombreuses que dans des classes à effectifs plus réduits. Pour l'auteur, cette réalité est liée à leur efficacité lors du suivi des cours en position d'anonymat. Dans cette position, ces élèves montrent moins leurs difficultés d'apprentissage et apprennent dans un état de plus grande tranquillité. De la même manière, on voit également que les filles, peu sollicitées mais aussi peu soucieuses de paraître et d'affirmer leur pouvoir en exhibant publiquement leur pensée, occupent une position centrale sur les tâches d'apprentissage et assimilent les savoirs dans des conditions de plus grande tranquillité d'efficacité.

## Conclusion

Pour conclure, il s'avère d'une grande pertinence que l'école garde sa posture d'inculcation des valeurs gnostiques et des pratiques de bonnes conduites. Les limites de cette institution s'observent plus dans la dynamique de conserver le rythme de l'égalité des sexes à tous les niveaux et d'assurer des chances d'épanouissements égales. Dans le processus d'apprentissage collectif, le sexe et l'origine sociale sont bien corrélés aux performances scolaires. Suite à ces interactions de la séquence de mathématiques, les professionnels pédagogiques déclarent que les filles s'adapteraient mieux non seulement aux exigences de l'enseignement, mais aussi des enseignantes et enseignants. Ces performances sont imbriquées à un meilleur usage de l'intelligence en écoutant bien les "consignes" et en "mettant en pratiques les conseils" ; elles sont enfin, plus visibles dans la "participation active". La motivation individuelle peut être aussi influencée par l'origine sociale. Les filles de classes moyennes ou favorisées, imitant généralement leurs mères, attendent plus de l'école et la considèrent comme un moyen d'"ascension sociale". A l'opposé, les filles de milieux populaires accordent moins d'importance aux pouvoirs de l'école et adoptent des attitudes qui s'inscrivent dans une perspective de reproduction sociale (P. Bourdieu et J. C. Passeron, 1970). Ces observations illustrent, dans le quotidien de la vie scolaire, une division des tâches entre les sexes, par rapport au savoir (N. Mosconi, 1994), d'où la socialisation genrée. Mais dans les effets du processus d'intériorisation, d'efficacité et de promotion, l'école doit contribuer à une égale socialisation des deux sexes à leurs futures (mais déjà présentes, dans la dynamique de la classe) positions inégales, selon le sexe.

## Références bibliographiques

Zazzo B. (1993). *Féminin, masculin, à l'école et ailleurs*, Paris, Presses universitaires de France.

Baudelot C. et Roger Establet R. (1992). *Allez les filles!* Paris, Le Seuil.

Claudine B.-L. (dir.). (1997). Variations sur une leçon de mathématiques. Analyse d'une séquence « L'écriture des grands nombres », Paris, L'Harmattan.

Monteil J.-M. (1990). *Éduquer et former, perspectives psychosociales*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Mosconi N. et Josette L.-V. (1997). « Inégalités de traitement entre les filles et les garçons », in Claudine Blanchard-Laville (dir.), Variations sur une leçon de mathématiques. Analyse d'une séquence : « L'écriture des grands nombres ». Paris, L'Harmattan : 127-151.

Mosconi N. (1994). *Femmes et savoir. La société, l'école et la division sexuelle des savoirs*, Paris, L'Harmattan.

Perrenoud P. et Montandon C. (1988). *Qui maîtrise l'école ? Politique d'institution et pratique des acteurs*, Lausanne, Réalités sociales.

Perrenoud P. (1984). *La fabrication de l'excellence scolaire*, Genève-Paris, Droz.

Bourdieu P. et Passeron J.-C. (1970). *La reproduction*, Paris, Editions de Minuit.

Jamati V.-I. (1989). « Quelques rappels de l'émergence de l'échec scolaire comme « problème social » dans les milieux pédagogiques français », in Éric Plaisance (dir.), L'échec scolaire : nouveaux débats, nouvelles approches sociologiques. Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique (CNRS).